

Jacques Ferron ou la mémoire retrouvée

Pádraig² Gormaille

Volume 23, numéro 3, hiver 1991

Jacques Ferron : en exotopie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500945ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500945ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

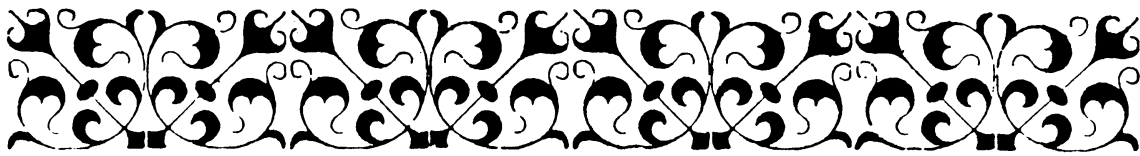
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gormaille, P. (1991). Jacques Ferron ou la mémoire retrouvée. *Études littéraires*, 23(3), 69–77. <https://doi.org/10.7202/500945ar>

Résumé de l'article

Arrivés au début du XIXe siècle, les Irlandais forment une des quatre nations fondatrices du Canada. Au Québec, la contribution culturelle irlandaise ne fait pas de doute dans les domaines de la musique et du conte populaires; en outre, certains écrivains québécois, parmi lesquels Jacques Ferron, proposent une perception particulière de l'Irlande. Les éléments essentiels qui rapprochent le Québec et l'Irlande relèvent de la société post-coloniale : la religion et la langue minoritaires, le mépris des autorités, les sentiments anti-establishment, le désir de liberté et d'autonomie. Cependant, l'Irlande qu'a réellement aperçue Jacques Ferron existe surtout dans son imagination. L'essai qui suit est la réponse d'un Irlandais québécois à cette vision des choses.



JACQUES FERRON

OU

LA MÉMOIRE RETROUVÉE

Pádraig Ó Gormaille

L'Irlande est le seul pays au monde à avoir obtenu son indépendance et perdu sa langue.
Gaston Miron, St. Patrick's College,
Maynooth (Irlande), avril 1985.

■ En tant qu'Irlandais et francophone j'avais toujours cherché dans l'exemple du Québec la clé qui ouvrirait éventuellement les portes de l'identité canadienne. Sans le savoir consciemment, du moins au début, je prenais le Québec pour un microcosme de ce grand pays, officiellement bilingue, qui comptait l'Irlande parmi ses nations fondatrices et où la mentalité nord-américaine devait marquer, par sa générosité, un contraste frappant avec un formalisme européen certain. Une fois initié à la réalité sur place (ô combien différente de ce à quoi je m'étais attendu, comme il se doit d'ailleurs), je laissai tomber mes illusions quand, comme dans une glace à double fond, un reflet en filigrane se détacha lentement avant d'occuper presque toute la place : j'avais découvert l'Irlande au Québec. Il y eut d'abord tous ces noms de villages qui rappelaient si clairement mon île natale : St-Patrick, St-Colomban; ensuite les noms de fa-

mille éparpillés le long de la route entre Ste-Agathe et Kinnear's Mills, Murphy, Donovan, Kelly et les autres découverts sur l'ancien Chemin Craig, Patterson et McCreas, dont la résonance était de toute évidence ulstérienne. Plus tard, le plus surprenant n'était pas qu'on me réponde en anglais avec l'accent du Donegal dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce, ni qu'on m'aborde en langue gaélique sur la rue Sherbrooke-ouest (cela m'est arrivé devant le Musée des Beaux-Arts). La rencontre des deux cultures se fit vraiment lorsque je me rendis compte qu'en dépit de bien des différences, l'identité québécoise marchait sur la même ligne de crête que celle de l'Irlande.

Francophone sans être Français, américain sans être Étatsunien, le Québec semblait tiraillé, sans grande angoisse d'ailleurs, entre une réalité contraignante et un potentiel non réalisé. Un tel contraste entre ce qui était et ce qui aurait

pu être ne pouvait que rappeler l'essentiel paradoxe de l'Irlande : peuple celte entouré par le peuple saxon, anglophone sans être anglais, européen sans être continental. À cette marginalité s'ajoutait la situation énigmatique du gaélique qui, malgré son statut de première langue officielle de la République d'Irlande, évoquait de perturbantes comparaisons avec les langues inuit et amérindiennes. Le Québec qui se dévoilait était celui de la recherche d'identité, à la fois historique et contemporaine, et dont la trame était tissée des mêmes éléments que l'histoire de l'Irlande — langue, religion et colonialisme. En ces temps postréférendaires, la brebis galeuse du séparatisme semblait sommeiller devant la Constitution non ratifiée, avant de se réveiller face à la difficulté retrouvée de faire accepter par ses proches voisins l'existence d'un Québec distinct. Comment ne pas être frappé, dans ce contexte somme toute assez récent (à l'encontre de l'Irlande, les choses bougent vite au Québec), par tout ce qui rapprochait et éloignait deux nations dont François-Xavier Garneau considérait, il y a presque cent soixante ans, qu'elles partageaient l'héritage moral et matériel commun d'une triple exploitation religieuse, culturelle et économique? Malgré ses institutions solides, son cosmopolitisme et son charme, son économie en expansion, le Québec semblait porter en surface une blessure à peine pansée que certains essayaient de protéger, d'autres d'oublier, tandis que d'autres encore voulaient y pratiquer une nouvelle incision.

Est-ce à cause d'une vieille influence celtique et donc préchrétienne que l'Irlande abrite, sous des formes multiples, un fatalisme cer-

tain et qui a tendance à expliquer les coïncidences, quelquefois capricieuses, de l'existence par le truchement du destin? Toujours est-il qu'au lendemain de ma toute première arrivée au Québec, une lectrice passionnée de littérature et à l'esprit indocile choisit, dans la bibliothèque de la maison qu'elle habitait, un roman à la couverture noire, rouge et blanche et « qui pourrait vous intéresser », disait-elle. Je proposai de le rendre plus tard, ce qui ne se fit jamais à cause de ses protestations à elle que personne de la maison n'en avait besoin. En fait, la fiche de la bibliothèque confirmait que j'étais seulement le troisième lecteur en quatorze ans... et je me laissai faire. C'est ainsi que je fis la connaissance du roman de Jacques Ferron, *Le Salut de l'Irlande*, et que j'en fis l'acquisition grâce au cadeau, sûrement illicite, d'une dame de plus de quatre-vingts ans. Épisode qui pourrait être tiré de ce roman rocambolesque et dont la signification symbolique, voire prophétique, passe par une intrigue on ne peut plus fantaisiste.

* * *

Une version primitive de ce roman était parue sous forme de feuilleton en vingt-huit parties dans la revue *l'Information médicale et paramédicale*, entre le 15 février et le 4 avril 1967. Cette première version, agrémentée de quelques ajouts et agencée d'une manière fort différente, forme la trame essentielle du roman définitif, récit fictif qui a pour sujet la double initiation d'un jeune Québécois à la réalité politique et sociale de son pays, ainsi qu'à l'héritage plus spirituel qui lui vient des origines irlandaises de son père. Dans l'une et

l'autre version on trouve un certain nombre de personnages : les membres de la famille irlando-québécoise Haffigan, leur voisin britannique le major Bellow, une jeune Canadienne anglaise, les frères des Écoles Chrétiennes et surtout le Renard. Ce dernier, qui dit n'avoir jamais mangé de mouton (symbole du Québécois opprimé), représente à la fois la cible de la chasse aristocratique qu'on ne pratique plus à Longueuil depuis le départ du *Montreal Hunt Club*, dont il occupe les anciens terrains, et aussi l'emblème des armoiries irlandaises de la famille Haffigan. Les deux textes présentent l'initiation à l'âge adulte du fils cadet (Conney/Connie) de CDA Haffigan, agent électoral, vendeur de bagosse, Irlandais de descendance, et de son épouse québécoise francophone. Celui-là découvre dans l'exemple irlandais, ou plutôt dans sa propre idée de l'Irlande, l'ingrédient qui manquerait pour donner au Québec une place respectée parmi les nations. Les éléments communs — la religion catholique, la/les langue(s), l'exploitation coloniale — sont suffisamment importants aux yeux de CDA Haffigan pour qu'il n'envisage plus de « sauver le Québec » sans sauver d'abord ce qu'il reste d'honneur à la province, c'est-à-dire l'esprit irlandais de résistance et le désir opiniâtre d'indépendance. Sauver l'Irlande c'est tout d'abord sauver l'honneur et la réputation du Québec. Si le salut de l'Irlande est présenté dans la version préliminaire comme étant surtout un devoir moral, on y fait aussi allusion aux « Effelquois ». Dans la version définitive du roman, et surtout dans les dernières pages de celle-ci, Connie devient membre du F.L.Q. dans un rêve et se fait arrêter avant d'être passé à l'action.

La campagne de violence menée par le F.L.Q. et autres groupes similaires avait atteint son apogée en 1970 avec l'enlèvement de deux otages politiques : James Cross, enlevé le 5 octobre et Pierre Laporte, enlevé le 10 du même mois. L'occupation du Québec par l'armée canadienne le 15 octobre fut suivie le 16 par la déclaration de la Loi des mesures de guerre, suite à laquelle plusieurs centaines de personnes furent détenues. Pierre Laporte mourut le 17 octobre et James Cross ne fut libéré que le 4 décembre, mais ses ravisseurs, les frères Paul et Jacques Rose ainsi que Francis Simard, ne se rendirent que le 28 du même mois, et ce suite à « des négociations menées grâce à l'intermédiaire du D^r Jacques Ferron de Longueuil » (Fournier, p. 371). La première édition du roman définitif, *le Salut de l'Irlande* (à laquelle nous renvoyons par simple mention de la page), porte bien la date de dépôt légal du « 4^e trimestre 1970 » (p. 4), et l'on sait maintenant que le médecin-écrivain avait réécrit le feuilleton paru en 1966-67 entre les événements d'octobre 1970 et le mois de décembre de la même année. La date de 1970 allait prendre une signification considérable à cause de la plus grave crise politique et constitutionnelle qu'avaient connue le Canada et le Québec depuis la Confédération en 1867. Tenant à ce que *le Salut de l'Irlande* soit aussi par sa date de publication un témoignage aux événements d'octobre 1970, l'auteur y affichait ses propres couleurs politiques. Le rouge et le noir de la couverture étaient les couleurs de la révolution québécoise et du Rassemblement pour l'indépendance nationale (R.I.N.), fondé en 1960, et qui fusionna avec le Parti québécois dès la création de celui-ci en 1968.

Comment donc ne pas être affecté par un roman qui, à défaut d'être un chef-d'œuvre littéraire — l'Histoire ne lui en laissa pas le temps —, vient néanmoins de la plume d'un grand prosateur québécois et communique l'ébullition et la turbulence politiques (guère propices à la création de chefs-d'œuvre) d'une période capitale dans l'existence du Québec? Comment résister à l'exemple de son propre pays servant de symbole au destin d'une autre nation et qui, transformé par une imagination fertile, acquiert une signification nouvelle? L'Irlande de Jacques Ferron est, bien entendu, une Irlande modifiée, taillée selon les exigences et les besoins du point de vue québécois, mais non moins irlandaise dans l'âme pour autant. L'enrichissement mutuel des peuples de l'humanité se fait par des échanges où, en changeant de mains, les entités culturelles changent également d'esprit. Sans la liberté de façonner, il n'y a pas d'héritage fécond. Ainsi un livre, québécois par le traitement et le sujet, me relança-t-il sur la (re)découverte de ma propre culture, c'est-à-dire sur les traces de la diaspora irlandaise au nord du quarante-cinquième parallèle, et me révéla à travers elle une composante, jusque-là insoupçonnée, de la culture québécoise.

* * *

Ce n'est pas par hasard que le *shamrock*, emblème trifoliolé de l'Irlande, se trouve à la fois sur les armoiries de la ville de Montréal et à la Chambre Haute du Parlement canadien à Ottawa. Arrivés entre 1810 et 1830, les Irlandais formaient le groupe ethnique non francophone le plus important en Amérique du Nord britan-

nique au début du XIX^e siècle. Quand commença l'émigration irlandaise massive, après la Grande Famine de 1845-47, on se dirigea de préférence vers New York et la côte est des États-Unis, d'où émana l'invasion avortée du Bas-Canada par les Fénéens en 1866. Cependant, pour des raisons économiques, les Irlandais qui arrivèrent en terre américaine avant 1830 touchèrent le sol du Québec sur les rives du Saint-Laurent ou à la station de quarantaine de Grosse-Île. Partageant avec les Canadiens français la religion catholique, ils ne s'opposèrent pas moins à eux sur le marché du travail, où la pratique de la langue anglaise, rare bénéfique que tirèrent les Irlandais d'une colonisation séculaire, ne fit rien pour rapprocher les coreligionnaires. Certains restèrent en terre québécoise, à commencer par les nombreux orphelins du typhus qu'adoptèrent bien des familles canadiennes françaises; ensuite des femmes qui, ayant épousé des Canadiens français, perdirent peu à peu leur nom et jusqu'à leurs souvenirs; enfin les Irlandais qui épousèrent des Canadiennes françaises, donnant ainsi à la population francophone quelques patronymes irlandais, parfois francisés. Parmi ceux qui ne prirent pas le chemin du Haut-Canada, où la concentration de loyalistes de religion réformée était compensée par la domination de la langue anglaise, il restait les membres du ghetto irlandais des centres urbains qui, résistant à la langue de leurs coreligionnaires, s'opposèrent même à ceux-ci en matière scolaire et au sujet des nominations épiscopales. Continuant de vivre en anglais, ils ne furent pas toujours assimilés par les institutions impériales. CDA Haffigan, père de notre héros Connie,

est, à quelques nuances près, le descendant de ces derniers.

Installé sur la rive sud du Saint-Laurent, à Saint-Lambert, CDA Haffigan, populiste d'esprit et de cœur, avait essayé d'œuvrer tant bien que mal pour protéger, par les « trois mamelles de sa tétée » (p. 65), la double préoccupation de l'avenir de ses quatre garçons et du « salut de l'Irlande ». Nourrie de ses principes, et il en avait, s'inspirant d'un « idéal démocratique, forcément égalitaire » (*ibid.*), sa vision provenait en grande partie de la bagosse tandis que son gagne-pain légal, si on peut appeler ainsi le trafic d'influence, était celui d'agent électoral. Être de compassion, il sombre dans le désespoir à la mort de l'honorable John O'Sullivan, « meilleur orateur du Québec aux Communes » (p. 44), suite à laquelle il ne reste en vie que grâce au soutien douteux de plusieurs verres de petit blanc : « L'Irlande n'était alors pour lui qu'une sorte d'humeur, un bain intérieur » (p. 81).

De cette zone brumeuse naîtra chez CDA Haffigan l'obsession que son fils cadet Connie sauvera cette même Irlande qu'ont déjà trahie ses frères aînés au moment de s'engager dans l'armée canadienne. Dans la version préliminaire, cinq frères sur six s'y enrôlent; tandis que dans le roman définitif ils sont trois sur quatre à le faire, avant de changer de corps d'armée plus tard. Leur choix fait sentir l'importance de l'activité policière, et la surveillance des groupes indépendantistes en particulier, au Québec à la fin des années soixante. L'aîné passe de l'armée canadienne « dans la gendarmerie royale, [...] Tim fait partie aujourd'hui de l'escouade anti-subver-

sive de Montréal et Buck de la Sûreté du Québec » (p. 35). De quoi désespérer leur père qui partageait sans doute les sentiments du communiqué émis par le F.L.Q. le 24 juin 1970, fête de la Saint-Jean, qui s'en prend entre autres à « la RCMP (on l'a appelée Gendarmerie royale afin de mieux camoufler son caractère étranger) » (Fournier, p. 273). Depuis les premiers attentats à la bombe menés par le F.L.Q. au début de 1963, le service de sécurité et de renseignements de la G.R.C./RCMP s'associait à l'effort des autorités pour pénétrer et démanteler les groupes de séparatistes, pour qui ce symbole de l'ordre public canadien n'avait pas ses lettres de noblesse : « Comme l'Armée, elle [la RCMP] compte peu de francophones dans ses rangs et fonctionne exclusivement en anglais, d'où le sobriquet de "police coloniale" dont l'affublent les indépendantistes » (Fournier, p. 40).

Les sentiments négatifs que porte CDA Haffigan aux emblèmes du pouvoir proviennent de son réflexe de colonisé, qui les lui fait considérer comme les instruments de sa propre oppression. Son activité de *bootlegger* n'est que le revers clandestin de la même médaille, et le trafic d'influence politique est son unique moyen de survie. Autant d'éléments qui figurent également, bien sûr, dans le portrait de l'Irlandais mythique. Dépourvu de tout semblant d'existence légale depuis la chute du monde gaélique au XVII^e siècle, l'Irlandais gaélophone et catholique se retrouva destitué des moyens de gestion de sa propre existence sociale et économique. Il perçut dans les outils du pouvoir britannique les instruments de sa propre torture, se réfugia lui aussi dans l'économie clandestine et dans la vaporeuse consolation du *poitín* ou whisky

illicite, tout en se faisant une réputation d'esprit sournois en politique, lorsqu'il s'agissait d'employer la ruse à des fins de survie.

Cependant, CDA Haffigan n'est pas un Irlandais d'Irlande, surtout pas de celle du XX^e siècle finissant. Ainsi s'explique son absence de réaction quand son fils aîné, Mike, « qui tenait de M'man plus que nous autres, qui, brave et sérieux dès la petite école, avait grandi avec la détermination de devenir un homme loyal et utile à la société » (p. 47), se choisit un second père en la personne du major Bellow, ancien officier des Indes et propriétaire de l'ancien domaine du Montreal Hunt Club. Ses moustaches, son flegme et sa raideur font du major une cible naturelle de la moquerie des Canadiens français. Trente ans de séjour au Québec n'ayant pas suffi pour qu'il apprenne la langue française, il éprouve quelques difficultés à saisir le babil local et interprète la raillerie bon enfant des Canadiens français comme des farces « d'un goût douteux [...] à [...] mettre au compte du nationalisme. Or le nationalisme est une hérésie majeure, chacun le sait, pernicieuse à l'Angleterre, à la démocratie et au commerce » (p. 41-42). Mis au courant de certains canadianismes (en l'occurrence, l'« original » auquel on l'avait comparé), le major, soulagé « de n'avoir pas été la victime d'une manifestation nationaliste » (p. 44), déclare à John O'Sullivan : « Saviez-vous, mon honorable, que ces Canadiens ont quelque chose d'irlandais? » (P. 44.) S'il le savait! On croirait entendre la remarque attribuée au premier ministre Diefenbaker, lorsqu'en avril 1963 le train spécial le transportant en tournée électorale au Québec fut retardé par le dynamitage de la voie ferrée à Lemieux dans

le comté de Nicolet, acte perpétré par le F.L.Q. : « "Is this Ireland!", s'exclame le vieux chef conservateur unilingue, qui songe spontanément à l'action de l'IRA contre la mère-patrie britannique » (Fournier, p. 38).

En tous les cas, CDA Haffigan ne prit pas ombrage du major car, après tout, ne s'agissait-il pas du « Fosterage, vieille coutume irlandaise » (p. 49) qui, par des « Irlandais de la deuxième ou de la troisième génération québécoise » (*ibid.*) comme O'Sullivan et CDA Haffigan, « se pratiquait dans le sens du Sin-Fein [*sic*] », (*ibid.*). Peu importe ici quelque confusion quant à la signification précise d'une coutume médiévale irlandaise ou d'un mouvement moderne d'auto-détermination politique : l'Irlande sert ici à amplifier une résonance purement québécoise, à savoir le désir d'indépendance politique et économique. La menace sous-jacente de violence armée existe surtout dans la version définitive, où elle tend à remplacer l'importance de la prostitution dans la version préliminaire. Il ne faut pas oublier quel était le climat dans lequel naquit le F.L.Q. en 1963, et qui fut certainement à l'origine du feuilleton publié en 1966-67. Des mouvements de libération nationale voyaient alors le jour en plusieurs points du globe : à Cuba, au Viêt-nam, en Algérie. L'IRA (Armée républicaine irlandaise), dont la dernière campagne militaire datait de la fin des années cinquante, avait déclaré en 1962 une trêve qui devait durer jusqu'en 1969. Entre-temps, on célébra en République d'Irlande, au printemps 1966, le cinquantième anniversaire de l'Insurrection de Pâques 1916 qui avait mis en route le processus d'indépendance. Celui-ci aboutit en 1921 à la division de l'île en

deux parties, ce qui provoqua le retrait des troupes britanniques de la partie sud, mais au prix d'une meurtrière guerre civile. Sans savoir l'importance éventuelle qu'aurait attachée Jacques Ferron à l'histoire de l'Irlande, on peut noter que la rédaction et la publication de la première version du *Salut de l'Irlande* coïncidaient avec la commémoration de l'Insurrection de 1916. Le médecin-écrivain avait compris avant 1966 que le Québec aussi risquait de connaître une tentative de libération nationale par le moyen de la violence.

* * *

Le Salut de l'Irlande devint à mes yeux de lecteur irlandais une porte d'entrée particulière à la fois sur la réalité du séparatisme québécoise et sur la culture populaire du Québec. Les événements des années 1960 et 1970 ont d'ailleurs montré que les deux sont indissociables. Venant d'un pays où les villes, aussi charmantes soient-elles, sont surtout le résultat d'un effort de construction moderne, les ravages de l'Histoire en ayant laissé peu d'exemples médiévaux, je découvris grâce à Jacques Ferron que Montréal dépassait le vieux quartier connu de tout touriste, ainsi que les quartiers de l'est rendus célèbres par Mordechai Richler, le plateau Mont-Royal cher à Michel Tremblay et les quartiers cossus d'Outremont où j'avais été si gentiment reçu par l'adorable écrivaine francophone dont la rue où elle demeurait portait déjà le nom. *Le Salut de l'Irlande* se passe surtout de l'autre côté du pont Jacques-Cartier, à Saint-Lambert où la famille Haffigan habite « un grand bâtiment baroque échoué près des traques » (p. 59), qui date des années 1870. Nommée « le Castle »,

cette maison « en bois et de style sudiste » (*ibid.*) avait été construite pour Sir Gordon Clough, responsable de la construction du pont Victoria, qui y avait logé avec famille et domestiques. Cette maison délabrée, comme le rêve d'indépendance du Sud sécessionniste dont elle semblait tirée, porte le même nom que le château médiéval de Dublin, symbole de la présence étrangère pendant sept siècles et dénommé tout simplement « the Castle » encore de nos jours. L'utilisation de « castle » comme épithète désignait en outre celui ou celle qui avait retourné sa veste afin de s'accommoder avec l'occupant. De plus, les nombreux « castles » en ruines qui sont éparpillés dans le paysage irlandais témoignent du mépris réel de la population pour tout ce qui rappelait le profond clivage économique et culturel qui avait creusé un abîme entre l'indigène et l'occupant. Là encore la résonance ferronienne est parfaitement accordée à la réalité irlandaise :

C'était assurément un monument historique, la maison-mère de Saint-Lambert. Seulement, la suie des locomotives, la vermine du temps, l'incurie de mon père, dont les origines irlandaises ne concordaient pas avec le mot Castle évoquant l'oppression anglaise, n'avaient pas aidé à sa conservation (p. 60).

C'est dans cette maison « plus tout à fait d'aplomb » (p. 62) que le Renard, animal noble et que chassèrent les nombreux « Hunts » des riches aristocrates anglo-irlandais, viendra souper un soir avec CDA Haffigan. Connie, déjà un familier de l'animal, lui doit entre autres d'avoir été initié aux plaisirs de l'amour adolescent avec une jeune Anglaise presque tout aussi néophyte que lui-même.

La présence de l'Irlande dans les deux communautés, anglophone et francophone, du Canada rend floues les lignes de démarcation de ce roman. L'identité s'exprime moins par la langue maternelle que par l'attitude adoptée vis-à-vis de la société. La femme de CDA Haffigan qui, à l'encontre de son mari, avait « été élevée à bien manger et à mépriser les ivrognes » (p. 66), est responsable du choix de carrière de ses fils policiers. Le désir de ceux-ci de se rendre utiles à la société concerne la société canadienne en général, c'est-à-dire le système fédéral. Cependant, Madame Haffigan se dispute, souvent il faut le dire, avec son mari, elle en français et lui en anglais, mais aucun ne peut l'emporter sur l'autre. Apparemment vaincu, CDA Haffigan accepte à l'occasion de s'exprimer en français; une fois, ce sera à cet instant même que son épouse disparaîtra à travers le trou dans le plancher qu'il était censé avoir réparé depuis belle lurette. À égalité enfin, il revient à leurs fils de débattre de la relation Québec/Irlande/Canada.

Le paradoxe s'intensifie quand Mike, qui « parlait dru comme M'man, mais en anglais » (p. 70), s'en prend à son père pour son incurie envers la maison. Celui-ci répond en français tout en critiquant la spéculation immobilière du cher major Bellow. Mike, déjà militaire, troublé, « regarda mon père avec attention. — Quoi! Seriez-vous devenu terroriste? — Je suis tout simplement resté Irlandais. Toi, tu ne l'es plus, tu as trahi l'Irlande » (p. 73). Et de confier à Connie : « mon fils, c'est toi qui sauveras l'Irlande » (p. 71); « L'Irlande, justement, c'est tout ce qui nous reste d'honneur » (p. 73), « l'honneur de tous les humiliés du Canada »

(p. 75). Le paradoxe est porté à son paroxysme, mais non sans humour, lors de l'enterrement de Madame Haffigan, quand Mike, « affligé », « dans son bel uniforme de la Gendarmerie Royale », « tenta de se raccrocher à son père » (p. 205). « J'entendis CDA Haffigan lui répondre d'une voix forte : — Sorry, son, I don't speak English » (p. 206). Dans une conversation bilingue qui figure dans les deux versions du roman, symbolisant sans doute le bilinguisme officiel d'Ottawa à l'époque, le père et le fils se disputent comme l'avaient fait les parents auparavant, sauf que les langues sont inversées cette fois. La demande de pardon de Mike est rejetée par son père excédé qui continue, en français, à insulter son fils aîné :

— Au fait, Mike, quand retournes-tu dans ta caserne de pompiers?

— Sur l'heure même et pour n'en plus sortir. Vous pouvez crever, je ne me dérangerai pas.

— Bah! on trouvera bien moyen de s'enterrer sans toi. Oui, parfaitement. Je te dirai même que je serai plus à mon aise : je ne craindrai pas que par zèle, pour monter en grade, tu me passes les menottes dans mon cercueil (p. 207).

Brouille totale donc entre père et fils, à l'image de celle qui s'installa réellement entre Ottawa et les séparatistes; entre le père devenu francophone pour mieux soutenir la cause de l'indépendance et Mike, le fils fédéraliste, au sein d'une famille bilingue qui sort déchirée de ce conflit; entre le membre de la RCMP/G.R.C. et le futur patriote. Voilà résumée dans une saynète, en 1966, toute la tension entre les gouvernements fédéral et provincial d'un côté et les séparatistes de l'autre. De quoi

conférer au roman de Jacques Ferron le titre bien mérité d'écrit prophétique.

* * *

De nombreux éléments humoristiques parsèment le texte. Quand Connie prend par exemple l'hymne *Ô Canada* pour un patronyme irlandais :

Oui, à cette époque, encore dans la familiarité des grands noms de mon enfance, O'Sullivan, O'Brien, O'Gilvy, je croyais que les Canadiens, ou les Québécois si vous préférez, étaient des Irlandais francisés et que leur hymne national s'intitulait par conséquent, le plus naturellement du monde, O'Canada (p. 148).

La plaisanterie s'accompagne d'événements plus sérieux quand Connie témoigne à la fin du roman de l'ascension au ciel de CDA Haffigan dans une chasse-galerie, en compagnie de Papineau. Peu après, un hélicoptère militaire atterrit, Mike, Tim et Buck en descendent, mitraillettes

à la main, afin d'arrêter leur frère terroriste : « J'étais Effelquois, bien sûr : comment aurais-je pu sauver l'Irlande autrement? » (P. 221.) L'Irlande, ce pays du monde entier, ce pays sans frontière qu'est le désir d'indépendance et d'autonomie politiques, existera tant qu'il y aura des nations à qui on refuse l'autodétermination. *Le Salut de l'Irlande* se termine par les séquences du rêve de Connie qui viennent d'être mentionnées et qui rappellent la déclaration en 1981 de Jean Marchand, un des bras droits de Pierre Elliot Trudeau pendant la crise d'octobre 1970, et selon qui « le recours aux mesures de guerre équivalait à utiliser un canon pour tuer une mouche » (Fournier, p. 345). Connie se moque de la lourdeur de l'appareil militaire : « Je souris à mes frères, à leur stupide hélicoptère, je souris à mon pays, au delà de la nuit » (p. 222). Là encore, au delà de l'Aurore boréale des nations en devenir, le Québec rencontre toujours l'Irlande.

Références

- FERRON, Jacques, *le Salut de l'Irlande*, Montréal, Éditions du Jour (les Romanciers du Jour), 1970.
- FOURNIER, Louis, *F.L.Q. Histoire d'un mouvement clandestin*, Montréal, Québec/Amérique, 1982.